

## Les anciens prisonniers de guerre japonais évoquent leur captivité en Sibérie

SERGUEÏ KOUZNETSOV

La captivité des soldats japonais en Union soviétique entre 1946 et 1956 est une question qui occupe une place particulière et importante dans l'histoire des relations russo-japonaises. Il faut dire qu'en Chine, en Corée, à Sakhaline et sur les îles Kouriles, plus d'un demi-million de soldats et d'officiers japonais de l'armée du Guandong<sup>1</sup> furent faits prisonniers en août 1945 par les Soviétiques ; ils furent ensuite internés, et ce pendant plusieurs années, dans des camps situés en Sibérie et dans l'Extrême-Orient russe. Soixante mille d'entre eux y périrent en raison du travail inhumain qui leur fut imposé, des maladies et du climat<sup>2</sup>.

En Union soviétique, on n'évoquait pas le destin de ces soldats restés à jamais en Sibérie ; on ne voyait là ni matière à études, ni à

---

1. Sur l'armée du Guandong, voir p. 18, note 5. (N.d.É.).

2. Selon les chiffres du ministère japonais en charge de la démobilisation, 472 934 hommes emprisonnés en URSS furent rapatriés au Japon entre 1947 et 1956. Voir *Kirameku bokuto sei-no motoni* [À la lueur de l'étoile polaire], Tokyo, Siberia yokuryūgashūshuppan.iinkai, 1989, p. 228.

Le ministère de l'Intérieur soviétique parle, lui, de 576 869 rapatriés en octobre 1956. Ce chiffre inclut, il est vrai, plus de trente mille étrangers – des Chinois, des Coréens, des Mongols, des Mandchous et des Malais – qui servirent dans l'armée japonaise. Voir *Voenno-istoričeskij žurnal* [Revue militaire et historique] (M.), 4, 1991, p. 68.

pour parler. Certes, Moscou reconnaissait que des Japonais étaient morts dans des camps de prisonniers et que leur sépulture se trouvait sur le sol soviétique ; il était généralement question de 3 957 morts et de 26 cimetières répartis sur le territoire soviétique – plus tard il s'avéra que ce dernier chiffre était de 81 pour la seule région d'Irkoutsk. De fait, le ressentiment des Japonais n'a pu qu'en être avivé. Cela dit, le nombre de morts n'est pas seul en cause.

Les Japonais retenus prisonniers en URSS en vertu, généralement, de l'article 58 relatif aux « activités antisoviétiques » ont toujours considéré l'avoir été de façon illégale ; ils ont également fait valoir qu'ils étaient restés prisonniers bien après que les prisonniers de guerre allemands furent, eux, autorisés à rentrer chez eux. Les Japonais faits prisonniers en URSS ne commencèrent à être réhabilités que dans la seconde moitié des années 1990. La question de leur rétribution (même modique) resta longtemps un sujet de litige dans la mesure où l'URSS, avant leur rapatriement, ne leur versa aucune rémunération, là encore en violation de la Convention de Genève. De plus, contrairement aux pratiques internationales, il ne leur fut remis aucun certificat de travail : en somme, ces années de captivité ne comptaient pas pour leur retraite.

Après 1985, plusieurs historiens russes s'intéressèrent à ces prisonniers. Les principaux aspects de leur histoire, tels que leur nombre, leur répartition dans les camps, les conditions de vie qui furent les leurs, le travail forcé en Sibérie et dans l'Extrême-Orient russe, les causes de la mortalité élevée et les lieux d'inhumation, etc., sont des sujets à présent relativement bien traités<sup>3</sup>. On compte

---

3. Vladimir P. Galickij, «Arxiv o lagerjax japonskix voennoplennyx v SSSR» [Les archives concernant les camps de prisonniers japonais en URSS], *Problemy Dal'nego Vostoka* (M.), 6, 1990 ; *Id.*, «Vražeskie voennoplennye v 1941-1945 gg.» [Les prisonniers de guerre entre 1941 et 1945], *Voенно-istoričeskij žurnal* (M.), 9, 1990 ; *Id.*, «Japonskie voennoplennye v SSSR: pravda i domysly» [Les prisonniers de guerre japonais en URSS : vérité et mensonges], *Voенно-istoričeskij žurnal*, 4, 1991 ; *Id.*, «Japonskie voennoplennye i internirovannye v SSSR» [Les prisonniers de guerre et déportés japonais en URSS], *Novaja i novejšaja istorija* (M.), 3, 1993.

Elena Ju. Bondarenko, «"Žestokij russkij plen?" (svidetel'svujut japoncy)» ["Une captivité cruelle en Russie ?" Les Japonais témoignent], *Problemy Dal'nego Vostoka*, 3, 1989 ; *Id.* «Golos narodnoj pamjati (čitатели o stat'e o japonskix voennoplennyx)» [La voix de la mémoire du peuple (les lecteurs au sujet de l'article consacré aux prisonniers de guerre japonais)], *Problemy Dal'nego Vostoka*, 2, 1991 ; *Id.*, «Dolgij put' plena» [Le long chemin de la captivité], *Problemy Dal'nego Vostoka*, 4, 1994 ; *Id.*, «Japonskie voennoplennye na

territorii sovjetskogo Primor'ja v poslevoennye gody» [Les prisonniers de guerre japonais sur le territoire soviétique du Littoral durant les années d'après-guerre], *Arsen'evskie Čtenija* (Oussourisk), 6, 1992, p. 55-58 ; *Id.*, *Japonskie voenoplennye na Dal'nem Vostoke Rossii v poslevoennye gody* [Les prisonniers de guerre japonais en Extrême-Orient russe dans les années d'après-guerre], Vladivostok, Izd. Dal'nevostočnoj universiteta, 1997.

Oleg D. Bazarov, *Japonskie voenoplennye v Burjatii* (1945-1948 gg.) [Les prisonniers de guerre japonais en Bouriatie (1945-1948)], Résumé de thèse de doctorat en histoire, Irkoutsk, 1997, 24 p. ; *Id.* «"Sibirskoe internirovanie": Japonskie voenoplennye v Burjatii (1945-1948gg.)» ["L'emprisonnement sibérien" : les prisonniers de guerre japonais en Bouriatie (1945-1948)], Oulan-Oudé, 1997, 124 p.

Oleg D. Bazarov & Sergej I. Kuznecov, *V sibirskom plenu* [En captivité en Sibérie], Oulan-Oudé, Izd. ONTs «Sibir'», 1994, 38 p. ; *Id.*, «Japonskie voenoplennye v Sibiri (1945-1956)» [Les prisonniers de guerre japonais en Sibérie], *Bajkal'skaja istoričeskaja škola*, Irkoutsk, 1994, p. 133-136.

Sergej I. Kuznecov, «Skol'ko japoncev poxoroneno v SSSR?» [Combien de Japonais sont enterrés en URSS ?], "*Versija*". *Regional'nyj ežemejačnik* (Irkoutsk), 5, 1991 ; *Id.*, *Graveyards of Japanese War Prisoners in Irkutsk Region*, M., Komitet po geodezii i kartografii Minėkologii RF, 1992 ; *Id.*, «Inostrancy v Sibiri: internirovanie, plen, ssylka» [Les étrangers en Sibérie : internement, emprisonnement, exil], *Naučno-informacionnyj bjulleten' Gumanitarnogo obščestvenno-naučnogo centra* (Irkoutsk), oct. 1994 ; *Id.*, «Japonskie voenoplennye v Sibiri (1945-1956 gg.)» [Les prisonniers de guerre japonais en Sibérie (1945-1956)], *Naučno-informacionnyj bjulleten' Gumanitarnogo obščestvenno-naučnogo centra*, août 1995 ; *Id.*, *Japonskie voenoplennye v SSSR posle vtoroj mirovoj vojny* (1945-1956) [Les prisonniers japonais en URSS après la Seconde guerre mondiale], Irkoutsk, 1994, 39 p. ; *Id.*, «Materialy arhiva D. Macartura o japonskix voenoplennyx v SSSR (1945-1956)» [Les archives de D. MacArthur sur les prisonniers de guerre japonais en URSS (1945-1956)], *Rossija, Sibir' i strany Aziatsko-Tixookeanskogo regiona*, Irkoutsk, 1994, p. 226-228 ; *Id.*, «Èkspluatacija truda japonskix voenoplennyx v SSSR (1945-1956)» [L'exploitation des prisonniers de guerre japonais en URSS (1945-1956)], *Totalitarizm i ličnost'*, Perm, 1994, p. 120-122 ; *Id.*, «Rapatriacija i social'nye processy v poslevoennom japonskom obščestve» [Le rapatriement et les processus sociaux dans la société japonaise de l'après-guerre], *Diaspory v istoričeskom vremeni i prostranstve. Nacional'naja situacija v Vostočnoj Sibiri*, Irkoutsk, 1994, p. 60-63 ; *Id.*, *Problema voenoplennyx v rossijsko-japonskix otnošenijax posle vtoroj mirovoj vojny* [La question des prisonniers de guerre dans les relations russo-japonaises après la Seconde Guerre mondiale], Irkoutsk, Izd. IGU, 1994, 190 p. ; *Id.*, *Japoncy v sibirskom plenu* (1945-1956 gg.) [Les Japonais en captivité en Sibérie], Irkoutsk, Izd. žurnala «Sibir'», 1997, 262 p.

[À ces publications, nous ajouterons l'article en français de Marie Sevela, « "Cher Camarade Staline !" : rééducation des prisonniers de guerre

un nombre important de publications sur la question et un certain nombre d'artistes se sont même inspirés de cette histoire – peu, d'ailleurs, l'ont fait avec succès<sup>4</sup>.

Notons qu'en analysant les documents, les chercheurs continuent à se focaliser principalement sur les faits. L'étude plus approfondie de ce sujet risque à présent d'être plus compliquée puisque la majorité des matériaux d'archives ont été portés à la connaissance des historiens ou bien ne le seront jamais pour la bonne raison qu'ils ont tout simplement été détruits. Par contre, on note que les objets de la recherche s'élargissent peu à peu : beaucoup d'historiens étudient le séjour des prisonniers de guerre japonais dans telles ou telles régions bien précises de la Sibérie et de l'Extrême-Orient russe<sup>5</sup>. Mais, précisons-le de suite, ces études n'apportent que peu d'éléments nouveaux, elles ne révèlent que quelques faits méconnus parmi beaucoup d'autres faits semblables déjà notés dans d'autres régions.

L'auteur du présent article compte parmi les premiers historiens russes à avoir étudié, avec plus ou moins de succès, la question des prisonniers de guerre japonais en URSS<sup>6</sup>. Après avoir rassemblé de nombreuses informations et rencontré des milliers de personnes – anciens prisonniers de guerre, employés de l'administration des camps, Sibériens et habitants de l'Extrême-Orient russe –, après avoir discuté avec des Japonais pendant les années qui suivirent la guerre, il est parvenu à la conclusion que « l'internement en Sibérie », comme le nomment les Japonais eux-mêmes, est un phénomène unique en son genre.

japonais à la manière soviétique (1945-1956) », 3<sup>e</sup> Congrès du Réseau Asie-IMASIE, voir <http://www.reseau-asie.com/cgi-bin/prog/pform.cgi> (N.d.É.)]

4. Nous songeons notamment à la pièce de Nelli Matxanova, dramaturge originaire d'Irkoutsk, intitulée *I v Sibiri Sakura cvetet* [Et en Sibérie fleurit le sakura] qui, pour l'instant, n'existe que sous forme de manuscrit.

5. Maksim N. Spiridonov, *Japonskie voenoplennye v Krasnojarskom krae* (1945-1948 gg) [Les prisonniers de guerre japonais dans la région de Krasnoïarsk (1945-1948)], Krasnoïarsk, 2001, 234 p. ; Sergej V. Karasev, *Japonskie voenoplennye v Čitinskoj oblasti (1945-1949 gg.)* [Les prisonniers de guerre japonais dans la région de Tchita (1945-1949)], Résumé de thèse de doctorat en histoire, Irkoutsk, 2002, 26 p.

6. En 1999, l'auteur de ces lignes a publié à Tokyo un livre sur cette question qui obtint un certain succès au Japon. Voir Serugei Kutsunetukofu [Sergej Kuznecov], *Siberia-no Nihonjin boryotachi* [Les prisonniers japonais en Sibérie], Tokyo, Shūeisha, 1999, 288 p.

Il va sans dire que tout conflit armé et toute guerre apportent leur lot de prisonniers de guerre. Le XX<sup>e</sup> siècle, riche en événements de ce genre, a laissé une multitude de mémoires, de journaux et autres témoignages émanant de prisonniers de guerre. Pour tous sans exception, les années de captivité furent une véritable tragédie. Mais le cas des Japonais en Sibérie constitue un cas à part. Cela tient, entre autres, à la relation même que ces derniers entretenirent avec leurs années de captivité, avec le pays dans lequel ils furent contraints de passer une partie de leur vie et avec la population, les coutumes et la culture locales. Des psychologues militaires ont d'ailleurs pu mettre en évidence des traits nationaux spécifiques à ces prisonniers : refus de se reconnaître comme prisonniers de guerre, mais volonté de se présenter comme militaires qui, sur ordre de l'empereur, ont été désarmés et capturés ; amour et respect pour l'empereur ; attitude méfiante envers l'administration des camps soviétiques ; stricte observation des fêtes et traditions nationales et de certaines fêtes et traditions militaires du Japon ; foi dans la renaissance du Japon comme État prospère ; forte croyance dans les rumeurs ; sérénité et retenue par rapport à leur destin personnel ; grande résistance aux difficultés et aux privations imposées par la captivité ; souci des blessés et des malades ; désir d'observer les traditions dans la préparation et la consommation de la nourriture ; intérêt sincère et profond pour l'histoire, la littérature et les arts russes et soviétiques<sup>7</sup>.

Ce n'est pas le moindre des paradoxes de noter que de très nombreux prisonniers de guerre japonais se souviennent de cette période extrêmement pénible de leur vie avec nostalgie et même parfois avec attendrissement (sans pour autant éprouver de la sympathie pour le pouvoir soviétique, car ils savent parfaitement que des dizaines de milliers d'hommes et de femmes sont morts dans les camps sibériens, ils se souviennent des conditions de travail inhumaines par – 50° C dans la taïga sibérienne ou dans le Grand Nord, du manque insupportable de nourriture, ainsi que de beaucoup d'autres choses). Est-ce parce que ces années de captivité correspondent à leurs années de jeunesse, c'est-à-dire à la meilleure période de leur vie, qu'ils en gardent un souvenir ému ? Beaucoup d'entre eux invoquent cette raison.

---

7. Voir Vladimir P. Galickij, «Social'no-psixologičeskie aspekty mezgruppovyx otnošenij v uslovijax voennogo plena» [Les aspects socio-psychologiques des relations entre groupes dans le cadre de la captivité de guerre], *Sociologičeskie issledovanija* (M.), 10, 1991, p. 58-60.

« Je rêve depuis longtemps de visiter et de voir ces lieux où j'ai passé la plus dure période de ma jeunesse », déclare Ono Yūzō (1926- ), un ancien prisonnier de guerre. Toyabe Hitoshi (1927- ), qui fut lui aussi prisonnier en Sibérie et qui est aujourd'hui professeur à Niigata, partage ce même souhait. D'autres, comme Ishikawa Shirō<sup>8</sup>, expliquent que les camps soviétiques furent pour eux et leurs camarades une véritable école de vie qui forgea leur caractère et leur apprit à survivre dans n'importe quelles conditions.

Pour comparaison – il y eut de nombreux prisonniers de guerre japonais dans beaucoup d'autres pays<sup>9</sup> –, on voit qu'au Japon la question des prisonniers en Australie n'est pas autant d'actualité que celle des prisonniers de guerre japonais en Sibérie. En outre, on notera que beaucoup d'anciens prisonniers de guerre ont longtemps été les principaux membres des différentes associations d'amitiés avec l'Union soviétique (puis avec la Russie) créées dans nombre de villes japonaises ; dans la plupart des cas, ils en furent même les initiateurs. Dans leurs discours et leurs publications, ils insistent sur le fait qu'ils ont toujours distingué la politique officielle soviétique de l'attitude des Russes ordinaires.

De nombreux documents font état de la façon dont les prisonniers de guerre japonais perçurent les camps sibériens et, à travers eux, la Sibérie, la Russie et les Russes. Parmi ces documents, on compte les récits oraux des anciens prisonniers mais, pour des raisons évidentes, cette source est en train de s'épuiser. Aujourd'hui,

---

8. Ishikawa Shirō (1920- ) dirige aujourd'hui une compagnie pharmaceutique qu'il a baptisée « Iskra » (« étincelle », en russe) en souvenir des années passées en Sibérie.

9. Donnons quelques chiffres. Par exemple, il y eut 5 127 prisonniers de guerre japonais en Australie, 3 779 aux États-Unis. D'après les calculs effectués par l'historien John W. Dower, les États-Unis comptaient à la fin 1946 quelque 70 mille prisonniers de guerre japonais répartis aux Philippines, à Okinawa et dans les îles Hawaï où ils servaient de main-d'œuvre. Les Britanniques furent responsables du rapatriement d'environ 750 mille hommes d'Asie du Sud et du Sud-Est. Au milieu de l'année 1946, ils déclarèrent détenir 113 500 Japonais, et cela jusqu'à la fin 1947 au moins. On ne connaît pas le nombre précis de prisonniers de guerre japonais en Chine. À l'automne 1946, au moins 68 mille prisonniers japonais travaillaient en Chine, alors contrôlée par les communistes. 50 mille autres Japonais, qui travaillèrent toute l'année 1946, étaient sous le contrôle du Kuomintang. Voir John W. Dower, *Embracing Defeat. Japan in the Wake of World War II*, New York, W.W. Norton & Co Ltd, 1999, p. 51.



Orchestre composé de prisonniers de guerre japonais  
© Musée de la Direction des affaires intérieures de la région d'Irkoutsk

Les anciens prisonniers de guerre encore en vie sont des personnes d'un âge très avancé dont la mémoire n'a conservé que les moments les plus marquants de la vie dans les camps. Comme cela se produit fréquemment, ils répètent la même histoire, une histoire que leur famille et leurs proches sont agacés de réentendre et qu'eux se réjouissent de pouvoir répéter à un nouvel interlocuteur. Bien entendu, ils ne disent jamais tout à un étranger, qui plus est, à un Russe et essayent de passer sous silence les moments les plus difficiles.

\*

Si bien des faits se sont effacés de leur mémoire, tous ou presque se souviennent de deux mots en russe : *norma* (la norme) et *domoj* (rentrer à la maison). Au premier est associée la survie dans les camps : remplir la « norme » de travail fixée signifiait une ration



*À la maison*

Yamashita Sizuo (Tokyo, 2006)

© Yamashita Sizuo

assurée ; ne pas la remplir, c'était voir sa ration réduite en conséquence. Quant à « rentrer à la maison », c'était l'unique rêve et l'unique espoir des prisonniers de guerre en Sibérie.

Les seuls mots russes dont je me souviens à présent, ce sont « oui » et « rentrer à la maison ». Et pourtant j'ai passé deux ans en Russie<sup>10</sup>

se rappelle Honda Ryūtarō. Outre ces mots très importants, d'autres sont également restés dans les mémoires : *rabota* (travail), *davaj-davaj* (va-z-y), *davaj rabotaj* (allez, travaille), *malo rabotal* (tu as peu travaillé), *načalnik* (chef), *madama* (madame, dans le sens de femme, épouse), *maxorka* (une sorte de tabac bon marché, de mauvaise qualité qui se fumait roulé dans une feuille de journal et avait la forme d'une cigarette), *očen' xorošo* (très bien), *rageru* (déformation de *lager'*, le camp en russe), *odèxxaj* (déformation du russe *otdyxaj*, repose-toi), mot qui pour les Japonais du camp de Krasnoïarsk signifiait « jour de repos ». Ces anciens prisonniers se souviennent de beaucoup de mots de ce lexique particulier. Un ancien prisonnier de guerre<sup>11</sup> de la ville de Taïchet, Takasugi Ichirō<sup>12</sup> écrit :

10. Xonda Rjotaro [Honda Ryūtarō], «Iz Japonii v Sibir' i obratno» [Du Japon en Sibérie et retour], trad. de O. Makarovaja, *Japonija. Put' kisti i meča* (M.), 3, 2004, p. 23.

11. Le camp de Taïchet (camp de prisonniers de guerre N° 7, dit *Taïchetlag*) fut l'un des camps les plus importants de Sibérie. Il se trouve dans la ville de Taïchet (Tajset) dans l'ouest de la région d'Irkoutsk. Ses différentes filiales (au nombre de cinquante environ) étaient situées sur la ligne du chemin de fer en construction Taïchet-Léna (Bratsk). Dans les années 1945-1948, 40 mille prisonniers de guerre japonais furent détenus à *Taïchetlag*.

12. Takasugi Ichirō (1908-2008), de son vrai nom Ogawa Gorō, est un écrivain célèbre, traducteur de littérature enfantine et mémorialiste. Né dans la préfecture de Shizuoka, il fit ses études à Tokyo, devint le rédacteur en chef de la revue *Bungei* [L'Art littéraire], puis fut appelé sous les drapeaux. De 1945 à 1949, il fut prisonnier en Sibérie. Il est surtout connu pour ses traductions de l'anglais et aussi de l'esperanto. Il est l'auteur de deux bestsellers intitulés *À l'Ombre de l'aurore polaire* [*Kyokukō no kage ni*] paru en 1950 (et traduit en russe sous le titre *Vo l'me pod severnym sijaniem*) et *Les Japonais qui dorment d'un sommeil éternel en Sibérie* [*Siberia ni nemuru nihonjin*], paru en 1992. Il est professeur *honoris causa* de l'Université Wakō.

Takasugi connaissait bien le russe, de même que la culture et la littérature russes, classiques comme modernes. Étudiant, il avait appris l'esperanto ; son espoir de rencontrer des espérantistes en URSS ne fut cependant pas couronné de succès (passé 1938, la plupart était dans les camps). Plus tard, il écrivit que son hostilité à l'égard de la politique linguistique de

En discutant chaque jour avec des ouvriers russes, je me suis familiarisé avec les jurons russes. À mon avis, ils sont le fruit naturel de la vie soviétique à l'usine et sont indispensables à l'amélioration des rudes conditions de vie des Soviétiques. Par exemple, un homme qui avait été vu dissimulant une hache, est démasqué de la manière suivante :

– Eh ! voyou ! La prison te manque ? Ou alors tu as volé la hache la dernière fois que tu as été emprisonné ? Mets-toi la dans le c... ou bien repose-la à sa place !

La hache est remise à sa place et ceux qui ont parlé sourient devant l'enthousiasme général du public<sup>13</sup>.

Comme cela se produit souvent, il se crée chez les personnes qui ont connu une même expérience une langue, des symboles et des plaisanteries qui leur sont propres et qu'eux seuls comprennent. Il en fut également ainsi avec les Japonais en Sibérie. Dans le camp d'Irkoutsk, quand on servait de la bouillie de *gaoliang* (sorgho), on entendait des remarques comme : « Ah, encore le Baïkal. Toi t'en as du bien plus épais. Regarde, moi c'est vraiment du Baïkal ». « Baïkal » signifiait que, dans l'assiette, il avait plus d'eau que de bouillie<sup>14</sup>.

Un assez grand nombre de prisonniers de guerre apprit le russe durant ces quelques années de captivité parce qu'ils fréquentaient constamment des Russes. Takahashi Taizō (192? - ) écrit qu'il a

Staline fut l'une des raisons qui, une fois de retour de captivité, le motiva à rassembler et à rééditer l'œuvre de l'écrivain russe V. Ya. Erochenko. En 1956, il consacra à ce dernier une monographie intitulée *Erochenko, le poète aveugle. Journaux des contemporains* [*Momoku-no shijin Erosenko ichijikan bunko*] (Tokyo, Shinchōsha, 1956, 236 p.) Sans les publications de Takasugi, l'œuvre d'Erochenko aurait à jamais été perdue même en Russie.

[V. Ya. Erochenko (1890-1952) s'installe au Japon en 1914 ; il étudie alors à l'école pour aveugles de Tokyo. En 1917, il est en Birmanie. En 1919, après un séjour en Inde, il retourne au Japon où il sera plusieurs fois arrêté en raison de son engagement socialiste. Expulsé en mai 1921, il passe alors un certain temps en Chine, puis rentre en Union soviétique en 1923. Il participe à plusieurs Congrès espérantistes en Europe. On rappellera qu'il fut l'ami de l'écrivain prolétarien et espérantiste japonais Akita Ujaku et du grand écrivain chinois Lu Xun. *N.d.É.*].

13. Takasugi Itiro [Tagasugi Ichiro], «Vo t'me pod severnym sijaniem» [Dans les Ténèbres sous les lueurs boréales], *Znakomtes' – Japonija* (M.), 4, 1993, p. 111.

14. Kato Kjodzo [Katō Kyūzō], *Sibir' v serdce japonca* [La Sibérie dans le cœur d'un Japonais], Novossibirsk, Nauka, 1992, p. 64.

commencé à étudier le russe deux heures par jour après le travail au camp.

On me disait que si je devenais « rouge », mes proches me tourneraient le dos. J'ai néanmoins appris le russe car je ne voulais pas perdre mon temps au camp. Il vaut mieux apprendre quelque chose que de ne rien apprendre<sup>15</sup>.

Beaucoup se sont pris d'intérêt pour la culture et la littérature russes. Fujita Yasuo (1924- ) raconte qu'il entendit parler d'Essenine pour la première fois en 1945 par un convoyeur du camp.

J'entendais dire que les poèmes d'Essenine n'étaient pas publiés en Union soviétique, on trouvait qu'ils n'étaient pas en harmonie avec l'époque ni avec l'état d'esprit des Soviétiques. Parmi ses poèmes, j'aimais par dessus tout ceux qui étaient emplis de lumière et resplendissant d'avenir. Parce que je trouvais du réconfort dans la tristesse de ces pensées ou parce que j'étais jeune et croyais en l'avenir, mon âme faisait écho aux vers d'Essenine.

Plus tard, le russe devint le métier de certains anciens prisonniers, comme cela fut le cas pour l'interprète Okada Yasuhiko (1925-). D'ailleurs les prisonniers qui connaissaient le russe ou qui connaissaient quelques dizaines de mots en russe étaient souvent employés comme interprètes. Cependant, leur connaissance de cette langue éveillait les soupçons de l'administration des camps. « Le chef du camp nourrissait des soupçons à mon égard, explique Takasugi Ichirō. Comme je l'appris lors d'un interrogatoire, une des raisons en était ma connaissance du russe. À ses yeux, j'étais dangereux car je travaillais parmi les Russes et j'entendais leurs conversations<sup>16</sup> ».

Cinq longues années de ma jeunesse se sont passées en Sibérie. Cependant, rien dans cette vie n'arrive en vain, même ces dures années de captivité peuvent être vues sous un autre jour. Pendant ma captivité, j'ai appris beaucoup de choses sur la Sibérie. Plus j'y pensais, plus je désirais étudier la Sibérie<sup>17</sup>

15. *Heima-no ishibizue. Siberia kyosei yokuryūsha ga katari tsugu rōku* [Les fondements de la paix. Les souffrances relatées par les prisonniers japonais en Sibérie], t. 4, Tokyo, Shin Nihon Hōki Shuppan, 1991, p. 47.

16. Takasugi Ichirō [Takasugi Ichirō], «Vo t'me pod severnym sijaniem», art. cit., 1, 1993, p. 100.

17. Kato Kijodzo [Katō Kyūzō], *Sibir' v serdce japonca*, op. cit., p. 95

écrit Katō Kyūzō. Devenu un chercheur renommé des anciennes cultures d'Asie Centrale, il a écrit des livres sur l'histoire de la Sibérie et de l'Asie Centrale et a traduit en japonais les travaux de voyageurs et d'archéologues russes. La Sibérie est non seulement restée à jamais gravée dans sa mémoire mais elle est aussi devenue son métier.

\*

Les innombrables discussions que j'ai eues avec d'anciens prisonniers de guerre – en majorité des « gens simples » comme on dit – forment un récit en forme de monologue sur leur quotidien dans le camp :

Une fois faits prisonniers, nous fûmes placés dans des wagons. Nous essayâmes de deviner si on nous amenait dans le nord ou dans le sud. Si c'était le sud, on allait chez nous. Il se trouva que nous roulions vers le nord... En Sibérie, il faisait très froid en hiver et au printemps, et même en été. La nourriture était exécrationnelle, en général on nous donnait du pain et de l'eau chaude... Le travail était très pénible [ici le mot « norme » ne manque pas d'apparaître dans le récit], le chef était méchant [il est très rare d'entendre dire que « le chef était un homme bon et gentil » – S. K.].

Les interlocuteurs s'animent quelque peu quand on engage la discussion sur les relations avec la population locale.

Les femmes russes étaient aimables, surtout avec nous. Je me rappelle bien d'une femme qui s'appelait Maroussia et qui travaillait tous les jours avec moi à l'usine de sel

raconte Saitō Kunio. Soit dit en passant, les mariages entre Japonais et Russes ne furent pas si rares. À Kansk, ville de la région de Krasnoïarsk, une cinquantaine d'anciens soldats de l'armée du Guandong épousèrent des habitantes de la ville et y restèrent. Deux d'entre eux étaient en bonne santé il y a encore quelques années. Hakamada Mutsuo, qui a épousé une Russe et est resté en URSS, est un autre exemple. Sa fille, Irina, a fait carrière en politique<sup>18</sup>.

D'après V. Volguine, journaliste de Krasnoïarsk, près de cinq cents Japonais se « sont volatilisés » en Sibérie ; ils ne souhaitaient probablement pas rentrer dans leur pays. La différence entre le nombre total de prisonniers et le nombre de rapatriés et de morts

---

18. Irina Hakamada [Khakamada] (1955- ) s'est présentée aux élections présidentielles de la Fédération de Russie en 2004. Elle s'est ensuite rapprochée de l'ancien Premier ministre de V. Poutine, Mikhaïl Kassianov. Depuis quelques années, elle s'est retirée de la vie politique (*N.d.É.*)

est de 842 hommes, dont 313 se sont enfuis de leur lieu de détention ; il est peu probable que l'un d'entre eux ait atteint le Japon...<sup>19</sup>

Il semblerait que beaucoup de Japonais restés en URSS aient été jugés pour activité antisoviétique et soient restés dans le camp même après le rapatriement de la plupart des prisonniers de guerre. Parmi eux, on compte Tetsura A., qui, né à Hokkaido, passa presque tout sa vie dans la région de Karaganda (Kazakhstan). S'il était japonais de par ses parents, de par sa mentalité c'était un vrai Soviétique. Quand, après la mort de Staline, on commença à amnistier en masse les prisonniers politiques, Tetsura reçut un certificat attestant de sa libération. Pieds nus, vêtu d'une combinaison de travail déchirée, il ne put pas dépasser le bourg. Bien entendu, il écrivit à Moscou et au Japon pour expliquer sa situation, mais à cette époque, personne n'avait le temps de se préoccuper d'un Japonais égaré dans l'immense pays soviétique. Il ne reçut aucune réponse à ses lettres. Puis il se maria, eut deux enfants et travailla comme soudeur dans une usine. Il ne retrouva sa famille japonaise qu'au début des années 1990 après un demi-siècle passé à l'étranger<sup>20</sup>.

Selon l'ancien prisonnier de guerre Yoshida Yukio, il n'y a rien d'étonnant à ce que les hommes japonais et les femmes russes soient arrivés rapidement à se comprendre.

Pendant la Guerre Patriotique [1941-1945], un très grand nombre d'hommes moururent. Et, par un caprice du destin, des garçons jeunes, énergiques, forts et en âge d'être soldats apparurent. On comprend que les femmes russes n'y furent pas indifférentes. D'un autre côté, les Japonais n'avaient pas touché de femmes depuis longtemps, ils rêvaient d'un amour fort et ardent. Pour cette raison, les relations amoureuses entre Japonais et Russes sont aisément compréhensibles<sup>21</sup>.

---

19. *Krasnojarskij rabočij* (Krasnoïarsk), 1<sup>er</sup> nov. 1997.

20. Voir <http://www.centrasia.ru/newsA.php4?st=1106978820> Voir aussi pour un autre témoignage d'un ancien prisonnier Nakagawa Sadao, qui en 2001 vivait en Kalmoukie, *Okno v Japoniju* [Fenêtre sur le Japon], bulletin électronique de l'Association « Rossija-Japonija », 21, 20 mai 2001 <http://russia-japan.nm.ru>

21. Josida Jukio [Yoshida Yukio], *Tri goda v japonskom plenu. Skazanie byvshego voennoplennogo seržanta japonskoj armii* [Trois années de captivité. Récit d'un ancien sergent de l'armée japonaise fait prisonnier], Zelenogorsk, Zelenogorskaja tipografija, 2000, p. 78.



– Plus vite, plus vite. *Skoree ! Dawai !*

– Où on est ici ?

Saitō Kunio (Tokyo, Kojinsha, 1991)

© Les ayant-droits de Saitō Kunio

Les Japonais étaient ravis de voir que les femmes travaillaient au même titre que les hommes. Yoshida Yukio se souvient non sans humour du travail des corpulentes *madama* dans les mines de la région de Krasnoïarsk où vivaient des Japonais<sup>22</sup>.

Dans plusieurs mémoires de prisonniers de guerre, le régime politique de l'Union soviétique est évoqué. Yoshida Yukio écrit à ce sujet :

Jusque-là, on connaissait très peu l'URSS. Dès que nous apprîmes qu'en URSS tout se faisait uniquement sur ordre ou instruction de l'autorité suprême et que, inversement, sans ordre ou instruction rien ne se faisait, nous comprîmes que le peuple obéissait au gouvernement et au pouvoir local sans rien dire ni objecter.

Nous entendions dire que ce système politique s'était formé au temps des tsars et que le peuple russe s'y était déjà habitué, qu'il n'y voyait rien d'anormal. Il me semblait que le caractère même du peuple russe devait être examiné en relation avec un tel système

22. *Ibid.*, p. 63 et 79.

politique. Voilà la raison pour laquelle les Russes sont très patients et résistants, ils surmontent bien des difficultés. Quel grand peuple !<sup>23</sup>

Du reste, les Japonais relèvent les propos critiques des Russes à l'égard du pouvoir soviétique, de Staline, des kolkhozes, etc. Takasugi Ichirō, qui, après deux ans de camp à Taïchet, cernait déjà bien la réalité soviétique, note dans ses mémoires que même les enfants soviétiques exprimaient des avis critiques à l'adresse du pouvoir soviétique (visiblement ils répétaient ce que disaient les adultes). Ainsi, il rapporte ce dialogue avec des enfants d'un orphelinat :

Les enfants portaient des uniformes de pionniers et une grosse cravate rouge.

– Toujours prêt ! leur dis-je en criant le slogan de rigueur.

– Vous êtes donc communiste ? me demanda l'un d'entre eux en me dévisageant d'un air étonné.

– Vive le camarade Staline ! dis-je avec entrain, pour bavarder encore un peu avec eux.

– Mais Staline est méchant, fit soudain une petite fille.

Je fus extrêmement surpris : je ne me serais jamais attendu à de tels mots de la part d'une fillette portant une cravate rouge autour du cou.

– Et pourquoi donc ?

– Parce qu'il y a peu de pain, répondit-elle tranquillement.

À leur grande surprise, les Japonais découvraient aussi la présence de nombreux groupes nationaux différents en Union soviétique. En Sibérie, ils rencontrèrent beaucoup de déportés, des déplacés spéciaux<sup>24</sup> parmi lesquels nombre d'Ukrainiens, de Biélorusses et de Baltes. Ils découvrirent aussi que les relations entre les différentes nationalités étaient loin d'être idylliques comme la propagande officielle soviétique le prétendait. Ainsi, Matsumoto

---

23. *Ibid.*, p. 22.

24. Dans les actes juridiques soviétiques des années 1930, on entend par « déplacés spéciaux » (*specposelency*) d'anciens koulaks à qui le gouvernement confisqua leurs propriétés et qu'il exila dans les régions de Sibérie et de l'Extrême-Orient soviétique « pour le peuplement » (*na poselenie*). Il ne faut pas confondre ce terme avec celui de « déportés spéciaux » (*specpereselency*), qui désigne les peuples déportés (ou « peuples punis ») sous Staline. Les deux catégories d'individus étaient dépourvues de droits et la durée de leur exil n'était pas fixée.

Yasujirō mentionne le comportement hostile de soldats convoyeurs envers un de leurs collègues qui était juif<sup>25</sup>.

Quand je les ai interrogés sur le pouvoir soviétique et sur les communistes, mes interlocuteurs ont soit refusé de répondre, soit préféré éluder la question. Dans ses mémoires, Komori Atsuo (1920- ) qualifie de « libéral » le régime en place en URSS, mais dans le même temps, il évoque les intellectuels emprisonnés en Sibérie : « En tête à tête, ils étaient très ouverts et montraient de la compassion envers les Japonais<sup>26</sup> ».

Presque tous se taisent sur le lavage de cerveau auquel ils furent soumis dans les camps, ce qui est symptomatique. Autant les Japonais disent du mal des « chefs », autant ils se rappellent avec plaisir des habitants de Sibérie et de l'Extrême-Orient russe et de leurs camarades de travail russes. Très souvent d'anciens prisonniers de guerre rapportent des épisodes semblables à celui-ci :

Nina Aleksandrovna, médecin militaire et capitaine, prenait résolument notre défense. Jusqu'à notre mort nous ne pourrions oublier son éloquence, son aide et sa bonté<sup>27</sup>.

Takeda Shirō (1923- ) se souvint :

Au début, je ne parvenais pas à faire connaissance avec des Russes. Je pensais que dans ce pays froid, les Russes formaient une nation cruelle. Comme nous travaillions ensemble à l'atelier, je compris peu à peu que les Russes étaient un peuple magnifique. J'ai gardé un bon souvenir d'eux grâce à leur chaleur humaine et leur bon cœur. Quand nous nous connûmes mieux, les Russes devinrent plus gentils envers nous. De temps en temps, les habitants discutaient avec nous. Ils partageaient leur nourriture et leur tabac alors qu'eux-mêmes en avaient peu. J'ai gardé de beaux et nombreux souvenirs.

Le travail pénible, le climat froid de la Sibérie et de l'Extrême-Nord auquel ils n'étaient pas habitués, la mauvaise alimentation, tout cela fit que beaucoup, si ce n'est la majorité des prisonniers de guerre, connurent l'hôpital ou les infirmeries. Ils s'accordent à dire que le matériel hospitalier et les médicaments étaient nettement

25. *Heiva-no ishibizue...*, *op. cit.*, t. 1, 1991, p. 122.

26. *Ibid.*, p. 180.

27. *Pečal'nye japonskie voennoplennye byli v SSSR. Boevye druž'ja plačut pod mersz'noj zemlej. Sbornik Kartin* [Les pauvres prisonniers de guerre japonais furent en URSS. Les amis de combat pleurent sur la terre gelée. Recueil d'images], [s. l.], 1995, p. 65.

insuffisants. Quant aux méthodes de diagnostic et aux soins, ils suscitaient leur étonnement. De très nombreux mémoires évoquent la visite médicale dans le camp durant laquelle le médecin « pinçait le prisonnier et regardait s'il y avait beaucoup de chair sur le corps et comment la peau luisait. [...] le médecin tirait sur les fesses. Certains avaient un postérieur rebondi et ferme. Ceux-là étaient classés en première catégorie. Si un homme était faible, ses fesses étaient comme un ballon d'air flasque. C'est ainsi que les médecins de camp, sans aucun instrument, juste en pinçant la chair du prisonnier, déterminaient son état de santé<sup>28</sup> ». En fait, cette méthode était répandue chez les médecins soviétiques pour déterminer l'état du tissu musculaire.

\*

Beaucoup dans le camp dépendait des gardiens. Il s'agissait de militaires, de condamnés pour des délits insignifiants, d'anciens prisonniers de guerre, de suspects en provenance de camps spéciaux du NKVD, etc. Après une inspection spéciale, on les envoyait servir dans les camps du Goulag et dans ceux de la direction générale des affaires concernant les prisonniers de guerre et les internés<sup>29</sup>. Beaucoup d'entre eux avaient un niveau d'éducation extrêmement bas. Comme au camp leur pouvoir était illimité, ils se comportaient de façon cruelle avec les prisonniers de guerre.

Les anciens prisonniers de guerre ont conservé le souvenir de nombreux surveillants de camp, en général, de ceux qui faisaient preuve d'humanité à leur égard.

Pendant le travail, notre état d'esprit, comme notre productivité, dépendait beaucoup des gardiens. Lorsque le convoyeur Tokarev était de service, nous travaillions sensiblement mieux. Il se distinguait des autres surveillants par son amour de la lecture. Pour cette raison, il était respecté par les Japonais et par les Russes. De par sa mentalité, il paraissait être un homme d'un certain âge ; en raison de son âge peut-être, il était bien disposé envers nous autres, les détenus ; il nous comprenait et éprouvait de la compassion à notre égard. Le comportement du chef de convoi était un élément extrêmement important

---

28. Kato Kjodzo [Katō Kyūzō], *Sibir' v serdce japonca...*, *op. cit.*, p. 59-60.

29. Sigle russe : GUPVI NKVD.

se souvient un ancien prisonnier de guerre<sup>30</sup>. Katō Kyūzō écrit à propos du lieutenant Loupandine, un représentant de l'administration du camp de Taïchet :

Grâce à Loupandine, mes connaissances en russe se sont considérablement améliorées. Je me souviens très bien, par exemple, de la façon dont il m'a expliqué ce qu'était l'été de la Saint-Martin. Loupandine était un homme bien. Il faisait preuve de bienveillance envers nous, prisonniers de guerre. En présence du chef, il faisait semblant de nous traiter avec sévérité. Quand il n'y avait pas de témoins, il était assez doux et ne nous conduisait jamais au travail si nous ne pouvions pas marcher. Loupandine avait été prisonnier en Allemagne et il disait souvent, sans entrer dans les détails : « Votre captivité n'a rien à voir avec ce que nous, nous avons vécu en Allemagne »<sup>31</sup>.

\*

Au Japon, plus de deux mille mémoires d'anciens prisonniers de guerre sont parus, souvent à compte d'auteur. Ces témoignages méritent une étude particulière. Certains ont été traduits en russe, comme par exemple le livre de Katō Kyūzō *La Sibérie dans le cœur d'un Japonais* (*Sibir' v serdce japonca*), ou encore des chapitres du livre de Takasugi Ichirō ou de celui de Sano Iwao<sup>32</sup>, etc. Si, pour dire la vérité, un grand nombre de mémoires contient une foison d'informations négatives et nombre d'exemples de comportement cruel de la part des Russes, la majorité de ceux édités en Russie contient principalement des informations positives sur les Russes. Pourquoi ?

Il n'est pas simple d'apporter des réponses à cette question. D'un côté, les éditeurs russes se sont toujours efforcés de publier des écrits positifs sur la Russie. D'un autre, les activités ultérieures d'un Katō Kyūzō ou d'un Takasugi Ichirō ont été d'une manière ou d'une autre liées à la Russie, et c'est là un élément qui est loin d'être négligeable. Ces auteurs se sont efforcés de tirer profit de leur découverte forcée de la Russie pour connaître ce pays. Citons Takasugi Ichirō :

Bien sûr, j'ai eu de la chance dans le sens où moi, un homme des plus ordinaires, j'avais accès à divers documents et j'avais la possi-

---

30. Kato Kijodzo [Katō Kyūzō], *Sibir' v serdce japonca...*, *op. cit.*, p. 67.

31. *Ibid.*, p. 82.

32. Iwao Peter Sano, *One Thousand Days in Siberia. The Odyssey of a Japanese American POW*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1997, 210 p.

bilité de franchir les limites du camp, ce qui me permettaient de discuter avec les Russes, de voir leur vie quotidienne [Takasugi parlait russe et les autorités du camp lui demandèrent d'être l'interprète – S. K.]. Au fur et à mesure que mon cercle de connaissances russes s'agrandissait, je me rendais compte de façon plus nette que la réalité soviétique n'avait rien de commun avec ces images hypocrites et doucereuses que le département de la propagande diffusait régulièrement aux prisonniers de guerre sous forme de tracts ou de brochures en japonais<sup>33</sup>.

Katō Kyūzō explique pour sa part que « les années de captivité ont laissé en [lui] non seulement un goût amer mais aussi beaucoup de souvenirs agréables relatifs à la nature et aux habitants de Sibérie<sup>34</sup> ».

\*

L'activité créatrice des Japonais enfermés dans les camps staliens était stimulée par différents facteurs parmi lesquels l'oppression dont ils étaient victimes et qui suscitait en eux le désir d'échapper à la réalité soviétique et d'oublier ne serait-ce qu'un court instant, par l'influence thérapeutique de la création, la nostalgie du pays et des proches, l'hostilité à l'égard d'une culture étrangère, etc.

Chanter et jouer d'un instrument de musique étaient l'activité artistique la plus accessible pour les Japonais. Dans plusieurs camps, des ensembles musicaux dont les membres jouaient des instruments fabriqués par leurs soins se formèrent. Cette forme de création était soutenue par l'administration du camp et utilisée à des fins d'endoctrinement – on proposait aux Japonais d'apprendre des chants comme *La marche de Boudienny* (*Marš Budennogo*), *Le chant des partisans de l'Amour* (*Po dolinam i po vžgor'jam*), etc. Cependant, les Japonais insistent toujours sur le fait que bien souvent ils ne comprenaient pas le sens des mots et que seule la musique leur plaisait. D'un autre côté, ils se souviennent et chantent encore aujourd'hui de nombreuses chansons populaires russes. Takeda Shirō, originaire de Hokkaido, raconte :

Je ne peux oublier la musique russe que j'ai apprise lorsque j'étais en Sibérie. Tchaïkovski et Rachmaninov sont mes compositeurs préférés. En ce qui concerne les chansons populaires, j'aime par-

---

33. Tagasugi Itiro [Tagasugi Ichirō], «Vo t'me pod severnym sijaniem», art. cit., 1993, 2, p.96.

34. Kato Kiodzo [Katō Kyūzō], *Sibir' v serdce japonca...*, op. cit., p. 3.

fois chanter des chansons comme *Sur le lac Baïkal* (*Na ožere Bajkal*), *Kationcha*, *Les Soirées de Moscou* (*Podmoskovnye Večera*).

Dans les camps, il s'avéra qu'un certain nombre de personnes savaient dessiner, et même que parmi elles se trouvaient des peintres et des dessinateurs de talent<sup>35</sup>. Leur talent fut également utilisé par l'administration du camp à des fins évidentes de propagande.

Lors de leur rapatriement, les prisonniers de guerre ne furent pas autorisés à emporter hors d'URSS leurs écrits ou leurs tableaux. C'est pourquoi la majorité des œuvres inspirées par les camps fut créée après le retour des prisonniers de leur pays. À ce jour, une grande quantité d'albums reproduisant les œuvres picturales d'anciens prisonniers de guerre est parue au Japon<sup>36</sup>. Certains de ces albums ont connus des versions destinées spécialement aux Russes. Comme exemple, on citera l'album signé par Yamashita Sizuo ou encore celui signé par Yuzaki Sakue<sup>37</sup>, qui est peut-être le plus intéressant et dans lequel l'auteur a accompagné les reproductions de ses œuvres de commentaires très détaillés<sup>38</sup>.

Les tableaux de Yuzaki Sakue évoquent la vie des prisonniers de guerre japonais retenus dans le camp N° 30 en Bouriatie<sup>39</sup>. Sa peinture est particulière parce que, sur fond de magnifiques paysages, les êtres sont représentés de façon volontairement primitive et presque enfantine (peut-être l'auteur a-t-il voulu souligner par là le caractère irréel de cette situation où des hommes sont loin de leur patrie, captifs dans un pays étranger ?). Tous les détails du quotidien des prisonniers, y compris ses aspects les plus intimes, sont montrés. Yuzaki Sakue explique ne pas avoir eu vraiment envie de dessiner ni de publier ces détails :

---

35. Pour quelques noms d'amateurs comme d'artistes célèbres : Yokoyama Misao, Nakaya Masao, Katsuki Yasuo, Aoki Kazuhide, Yamaki Yuki, Atsushi Yoko, Tanaka Takichirō, Satō Tadayoshi, Yamashita Sizuo, Satō Kiyoshi.

36. Voir par exemple *Kirameku bokuto sei-no motoni...*, *op. cit.* ; *Pečal'nye japonskie voennoplentye...*, *op. cit.* ; Jamacita Sidzuo [Yamashita Sizuo], *Za mir!...*, *op. cit.*

37. *Pečal'nye japonskie voennoplentye...*, *op. cit.*

38. Jamacita Sidzuo [Yamashita Sizuo], *Za mir!...*, *op. cit.*

39. Le camp n° 30 se composait de quinze « filiales » situées à Oulan-Oudé, à Gousinoozersk, près des gares d'Onokhoï, de Novoilinsk, de Gorkhon, de Djida etc.

Un homme a beau souffrir, il s'efforce au moins de conserver sa fierté, sa raison, sa résistance contre l'humiliation et son sentiment de honte... Bien que l'on nous obligeât à vivre dans un tel milieu, nous ne pouvions nous séparer de notre âme, sinon nous n'aurions pas pu survivre dans cette Sibérie impitoyable<sup>40</sup>.

L'album de dessins de Yamashita Sizuo (il a aussi fait paraître en 2007 son journal de captivité illustré de ses propres dessins<sup>41</sup>) raconte les quatre années qu'il passa dans le camp de Taïchet dans la région d'Irkoutsk. Il a reconstitué d'un trait vif la vie à l'intérieur et autour du camp – les prisonniers de guerre et les soldats russes, les femmes et les enfants russes, les travaux sur la voie ferrée, l'abattage des arbres, les tristes scènes des camarades morts en captivité, la taïga... Les dessins révèlent la richesse de la personnalité de Yamashita, sa profonde humanité. Dans sa préface, il décrit ce que furent pour lui les années de captivité :

Les tout premiers jours de mon emprisonnement, tandis que j'avais l'impression de cesser de me comprendre moi même, un soldat russe me demanda où était passée ma fierté de Japonais. Ces paroles me réveillèrent ; elles m'inspirèrent. Je m'adressai à mes amis et leur enjoignis de survivre et de retourner au Japon. Puis, alors que j'étais près de mourir, gravement malade, une vieille femme russe me sauva la vie en ajoutant toute la nuit du bois dans le poêle pour ne pas le laisser refroidir. Et en juillet 1949, quand le jour du retour à la maison se rapprochait, à Tchoukcha (à 176 km de Taïchet), un Russe me prit par le bras et me dit, reconnaissant : « Grâce aux Japonais, beaucoup de choses se sont améliorées en Sibérie. Il faut que dans le futur vous reveniez ici nous rendre visite ».

Je ne pourrai jamais oublier les sentiments de ces gens, tout comme le superbe début d'été sibérien.

Je pense que sous bien des rapports, ma dure expérience en Sibérie m'a permis de réussir à créer une petite famille et à mettre toute mon énergie dans la reconstruction du Japon de l'après-guerre<sup>42</sup>.

Plusieurs livres de Saitō Kunio sont des « manga ». Il explique que :

---

40. *Pečal'nye japonskie voennoplenye...*, *op. cit.*, p. 49.

41. [Yamashita Sizuo], *Siberia jokurū 1450 nichi* [1450 jours de captivité en Sibérie], Tokyo, Dejipuro, 2007, 495 p.

42. Jamacita Sidzuo [Yamashita Sizuo], *Za mir!...*, *op. cit.*, p.VI.

[mes] albums jouissent d'une bonne réputation au Japon. Cela est dû au fait que je les ai conçus à partir de faits simples. Je n'y critique ni le communisme ni l'URSS. Si l'occasion se présente, j'aimerais retourner sur ces lieux où j'ai vécu plusieurs années, Irkoutsk et Oussolié<sup>43</sup>, pour me souvenir avec nostalgie des jours passés.

Selon les témoignages des contemporains, ses dessins transmettent véritablement l'esprit des années 1940, ils montrent les relations particulières des Japonais avec la population locale, le travail à l'usine de sel et sur les routes en construction, etc. Saitō reproduit de façon assez fidèle les Sibériens que côtoyaient les prisonniers de guerre. Les femmes portent invariablement des robes et les hommes, une casquette ou une toque en fourrure (*kubanka*). Tous sont chaussés de *valenki* quelle que soit la saison. Tous ses héros, Japonais ou Russes, paraissent candides et ingénus. Les brigadiers russes qui exigeaient l'exécution de la norme, les convoyeurs qui gardaient le camp et les officiers instructeurs politiques ont, par contre, un air bien plus sévère.

\*

L'endoctrinement idéologique des prisonniers de guerre est un sujet particulier dont ceux-ci n'aiment guère se souvenir. La « rééducation » des prisonniers de guerre était un élément important de l'activité des organes du ministère des Affaires intérieures (MVD) en charge des prisonniers de guerre. Il s'agissait d'un objectif gigantesque et, au fond, irréalisable puisqu'il consistait rien moins qu'à changer la vision du monde des Japonais. Sans entrer ici dans les détails de cet endoctrinement idéologique – mécanisme complexe qui concernait la vie future des prisonniers de guerre même après leur rapatriement<sup>44</sup> –, nous nous intéresserons à la façon dont cet endoctrinement était présenté aux Japonais et la façon dont ils y réagirent.

La majorité des prisonniers de guerre japonais avait une idée très confuse de la réalité soviétique. Pour la plupart, l'URSS était une *terra incognita*, un pays aux étendues infinies, aux froids effroyables et au système politique complexe. Il faut dire qu'au Japon, on ne savait quasiment rien de l'Union soviétique. Seuls les

---

43. La ville d'Oussolié-Sibirskoïé se trouve à cent kilomètres à l'ouest d'Irkoutsk.

44. Sur ce sujet, voir Sergej Kuznecov, «The Ideological Indoctrination of Japanese Prisoners of War in the Stalinist Camps of the Soviet Union (1945-1956)», *The Journal of Slavic Military Studies* (Londres), 1997, 4, vol. 10.

Japonais qui, de par leur profession, étudiaient le russe et s'intéressaient à l'Union soviétique, faisaient exception. Et encore, leurs connaissances n'étaient-elles que théoriques. La réalité se



*Préparation du 1<sup>er</sup> mai*  
Yamashita Sizuo (Tokyo, 2006)  
© Yamashita Sizuo

trouva être plus étonnante et plus incompréhensible : beaucoup d'anciens prisonniers s'accordent à dire que la vie en Union soviétique, pourtant victorieuse en 1945, était bien pire que dans les pays vaincus.

« Dans le Japon vaincu, il y avait probablement bien plus de marchandises à acheter qu'en URSS qui a gagné la guerre », note Hama Hisaichi<sup>45</sup>. Nasu Atsuo écrit avoir interrogé un retraité sur les raisons pour lesquelles celui-ci travaillait alors qu'il était retraité et que ses enfants étaient déjà adultes. À son grand étonnement, il s'entendit répondre qu'en URSS, on peut travailler autant que l'on

45. *Heiwa-no ishizue...*, *op. cit.*, t. 1, p. 234.

veut, cela ne suffira qu'à se nourrir et que même les enfants qui travaillent ne peuvent aider leurs parents âgés<sup>46</sup>.

Une grande partie des prisonniers de guerre considérait les efforts de propagande déployés par les autorités du camp comme un mal inévitable, ils ne s'y opposaient pas ouvertement mais ne prenaient pas pour autant une part active au travail des « groupes démocratiques », aux « sociétés d'amis » (*tomo-no kai*) et autres organisations de ce genre auxquelles étaient conviés les prisonniers de guerre. Certains, cependant, participaient activement à la propagande, pensant que ce serait remarqué et que cela les aiderait à rentrer plus vite chez eux.

Hama Hisaichi se souvient s'être inquiété quant à son retour au Japon :

Je pensais qu'on pouvait refuser de me laisser rentrer au Japon et c'est pourquoi lors des « leçons de démocratie », je ne disais pas ce que je pensais. Nous avons peur des prosoviétiques japonais. Par la suite, j'ai entendu dire que des prisonniers de guerre avaient jeté à la mer certains activistes pendant leur rapatriement.<sup>47</sup>

Takahashi Taizō écrit :

J'écoutais les discours des activistes parce que j'avais très envie de rentrer au plus vite. Je me demandais, chaque fois que je scrutais le visage d'un activiste qui avait pris la parole, si cet homme souffrait autant de la faim que moi. Seul un homme qui mange à sa faim peut être aussi énergique<sup>48</sup>.

Les « mouvements démocratiques » engendraient un esprit de délation et d'espionnage parmi les prisonniers. Curieusement, cette page de l'histoire de la captivité japonaise n'est évoquée ni dans les mémoires, ni dans les tableaux ni dans les dessins des prisonniers de guerre. Les « comités démocratiques », les « cercles démocratiques » et autres organisations de ce type ont été vus par la suite d'un mauvais œil par les prisonniers de guerre eux-mêmes. Ils étaient d'avis que ceux qui en avaient fait partie étaient soit dans l'erreur, soit adhéraient sincèrement à la propagande communiste, soit encore pensaient améliorer leur sort en coopérant avec l'admi-

---

46. *Ibid.*, p. 174.

47. *Ibid.*, p. 237. Il y eut véritablement des cas de ce genre, les Japonais eux-mêmes les évoquent dans leurs récits. Par contre, des rumeurs selon lesquelles de nombreux bateaux de rapatriés furent coulés en mer du Japon coururent longtemps parmi la population sibérienne. Nous n'avons pu trouver de documents confirmant ces rumeurs.

48. *Ibid.*, p. 48.



Prisonniers de guerre japonais sur fond d'affiches de propagande  
© Musée de la Direction des affaires intérieures de la région d'Irkoutsk

nistration du camp. Les récits des anciens prisonniers attestent que l'adhésion à des « comités démocratiques » offrait des garanties certaines contre les persécutions, la faim et le travail pénible. D'ailleurs, par leurs vêtements propres et leur bonne mine, les membres de ces comités se distinguaient toujours nettement de la masse des prisonniers de guerre émaciés et en guenilles<sup>49</sup>. Leur apparition au milieu des prisonniers était très mal perçue. Les prisonniers de guerre disaient ne pas savoir à qui se fier, ni quand parler à voix basse ou à voix haute. Personne ne pouvait être sûr que son lit ne se trouvait pas près de celui d'un délateur<sup>50</sup>...

Quelques dizaines d'années après leur rapatriement, la plupart des anciens prisonniers partage la même opinion au sujet de la propagande et de l'endoctrinement idéologique au sein des camps :

il y avait des cours quotidiens d'éducation politique. Pendant une heure, nous nous trouvions sous une puissante pression idéologique. On implantait des idées communistes dans la conscience des Japonais. Quel ennui ! Beaucoup ne supportaient pas le bavardage assommant de l'instructeur et inventaient divers prétextes pour ne pas assister aux leçons obligatoires

raconte un des anciens prisonniers de guerre.

\*

Lorsqu'un homme se retrouve plongé dans une culture étrangère, il s'y adapte en imitant les coutumes locales sans même s'en rendre compte. Pour les Japonais en Sibérie, cela allait de l'habileté à rouler des cigarettes jusqu'au savoir-faire relatif à l'abattage du bois. Sur ce sujet, Katō Kyūzō se montre très précis :

Le moment le plus important dans la coupe d'un arbre est le moment où l'arbre tombe. Si vous voulez que l'arbre tombe d'un côté précis, alors il faut faire à la hache une entaille de sept à dix centimètres de profondeur à partir de la base. Ensuite, il faut commencer à scier du côté opposé, alors l'arbre tombera forcément du côté de l'entaille<sup>51</sup>.

Les Japonais sciaient le bois avec une scie passe-partout, ils le faisaient toujours assis, ce que les Russes trouvaient étrange ; cela

---

49. MacArthur Memorial Archives, Box 15, Folder 14. Indoctrination Program, Norfolk (Virginie), p. 52.

50. *Krasnojarskij komsomolec*, 1<sup>er</sup> sept. 1992.

51. Kato Kijodzo [Katō Kyūzō], *Sibir' v serdce japonca...*, *op. cit.*, p. 66.

provoquait des moqueries. Finalement beaucoup se mirent à scier comme on a l'habitude de le faire en Russie.

Les dures conditions de vie forçaient les Japonais à faire ce qui dans la vie normale aurait été pour eux tout simplement impensable. Un ancien prisonnier de guerre de la troisième section du



*Coupe d'arbres en hiver*

Yamashita Sizuo (Tokyo, 2006)

© Yamashita Sizuo

camp n° 31 à Svirsk dans la région d'Irkoutsk racontait que les Japonais qui travaillaient là dans l'usine de batterie d'accumulateurs avaient la possibilité de voler de la paraffine qu'ils coupaient en morceaux et vendaient aux habitants en guise de savon. Dans un manga, Saitō Kunio, emprisonné au camp n° 32 à Irkoutsk, met en scène ce qu'il faisait lorsqu'il dut changer les ampoules des lampadaires à la périphérie d'Irkoutsk : certes il grimpa aux poteaux, mais il ne changea pas les ampoules grillées et échangea les neuves

contre du pain<sup>52</sup>. Non seulement les Russes ne s'en indignaient pas, mais qui plus est, considéraient cela comme tout à fait naturel. D'ailleurs, un des habitants s'étonna du faible prix des ampoules et lui suggéra d'augmenter le prix.

Les Japonais ont noté la capacité d'adaptation des Russes face à l'adversité et la « souplesse » dont ils faisaient preuve à l'usine comme au service militaire :

À la différence de l'armée du Guandong qui suivait à la lettre et sans objection les règles, l'Armée soviétique, d'après mes observations, se différenciait par une plus grande souplesse et capacité d'adaptation, ce qui favorisait sa combativité. J'en tirai la conclusion qu'il y avait là une raison supplémentaire pour expliquer la victoire de l'Armée soviétique sur l'Allemagne fasciste...<sup>53</sup>

Les Japonais ont souvent constaté l'étonnante modestie des Sibériens, leur capacité à supporter des froids rigoureux, un travail pénible, des conditions de vie des plus indigentes. Tagasugi Ichirō, qui voyagea dans la taïga avec un officier russe, écrit :

J'avais pris dans mon sac à dos une couverture, des vêtements chauds et une provision de pain noir. Mes épaules me faisaient souffrir à cause de la fatigue, ma gorge était sèche. Mikhaïlioukov se frottait les joues avec de la neige et buvait de la glace fondue. Surpris, je regardais en silence ces manifestations païennes de la nature russe, son indomptable vitalité. Si j'avais suivi son exemple, j'aurais immédiatement souffert de diarrhées et de maux de dents.<sup>54</sup>

Quoi qu'il en soit, force est de reconnaître que ces bons sentiments et souvenirs que les anciens prisonniers de guerre japonais ont gardés de la Russie et des Russes se font formés non pas *à cause* mais *en dépit* des efforts de l'administration du camp comme de la politique soviétique en général. Tous les journaux, mémoires, dessins et peintures des anciens prisonniers de guerre expriment l'offense ressentie devant une captivité injuste, les humiliations et les épreuves terribles des années de camp. Tout en s'étonnant des particularités incompréhensibles de la vie russe, tout en

52. Sajoto Kunio [Saitō Kunio], *Manga. Siberia yokuryūbei monogatari* [Manga. Récit sur l'internement sibérien], t. 2, Tokyo, Kojinsha, 1991, p. 56-62.

53. Tagasugi Itiro [Tagasugi Ichirō], «Vo t'me pod severnym sijaniem»..., art. cit., 4, 1993, p. 118.

54. *Ibid.*, p. 102.

s'émerveillant de la nature russe et de la force vitale des Russes, ils s'indignent – quoique le plus souvent de façon passive – des règles du camp, ils ironisent sur le despotisme imbécile du chef du camp, sur l'idiotie des convoyeurs, etc.

Dans ses dessins, Saitō Kunio met en scène avec expressivité le personnel de l'administration du camp : le chef, l'instructeur politique, la femme médecin militaire, les convoyeurs. Ce sont des personnes peu sympathiques qui ne montrent aucune émotion envers les prisonniers de guerre. À l'occasion, ils savent profiter de ces derniers et leur confisquent, lors des fouilles, montres, stylos et autres objets personnels. De nombreux mémoires, récits et peintures d'anciens prisonniers de guerre relèvent cet aspect de la vie du camp.

L'hostilité envers l'URSS qui a emprisonné des centaines de milliers de Japonais s'est exprimée dans le surnom méprisant de « roskè » pour désigner les Soviétiques, cela indépendamment de leur nationalité. Pour ces derniers, d'ailleurs, il ne comportait rien d'offensant. Ce surnom devint également un sujet de lutte idéologique : dans le camp de Taïchet, le président du « comité démocratique » Shitamura proposa aux prisonniers de guerre : « Utilisons le magnifique mot « camarade » ! Cessons de désigner les Russes par "roskè"<sup>55</sup> » !

La découverte par les Japonais des aspects de la vie soviétique qui étaient loin d'être les meilleurs a fait que l'image de l'homme russe dans la représentation des Japonais est devenue encore plus inquiétante, menaçante et hostile. La façon dont les prisonniers de guerre japonais ont perçu la réalité soviétique, le régime soviétique et les Soviétiques eux-mêmes, demeure gravée dans leur mémoire et est rapportée en partie dans les publications. Elle a largement influencé l'image de l'Union soviétique et de la Russie dans le Japon de l'après-guerre.

Université d'État d'Irkoutsk

*Traduction du russe par Aurélie Larroque*

---

55. *Ibid.*, 1, 1993, p. 97.